


DOMINIQUE PETITJEAN




Le chemin de la page

artyuiop



*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa  
faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la  
regarde, je l'écoute ...  
Arthur Rimbaud.*


*Rien, cette écume, vierge vers  
Stéphane Mallarmé.*



“RIEN”, depuis cette réminiscence par laquelle le hasard de ce qui suit commence ne serait sans la page blanche qui assigne mon “Je” à être cet “Autre”, marionnette d'un langage dont le mouvement d'engrenage des rouages articule la pensée de passage que, sans le vide attracteur de la page, mon esprit débile resterait dans la marge immobile.

JE reste assis au bord de moi-même quand, dans la blancheur de la page, l'effort d'attention de ma vision ne discerne aucune ligne d'horizon et que les rimes souveraines qui s'enchaînent à la bonne cadence des phonèmes dont le son entendu reste le même alors que le sens évolue lorsque les mots sont lus dans le ruissellement ondoyant d'un poème, tardent à prendre sous ma main la mesure du vide que leur absence prolongée déverse en mon sein.

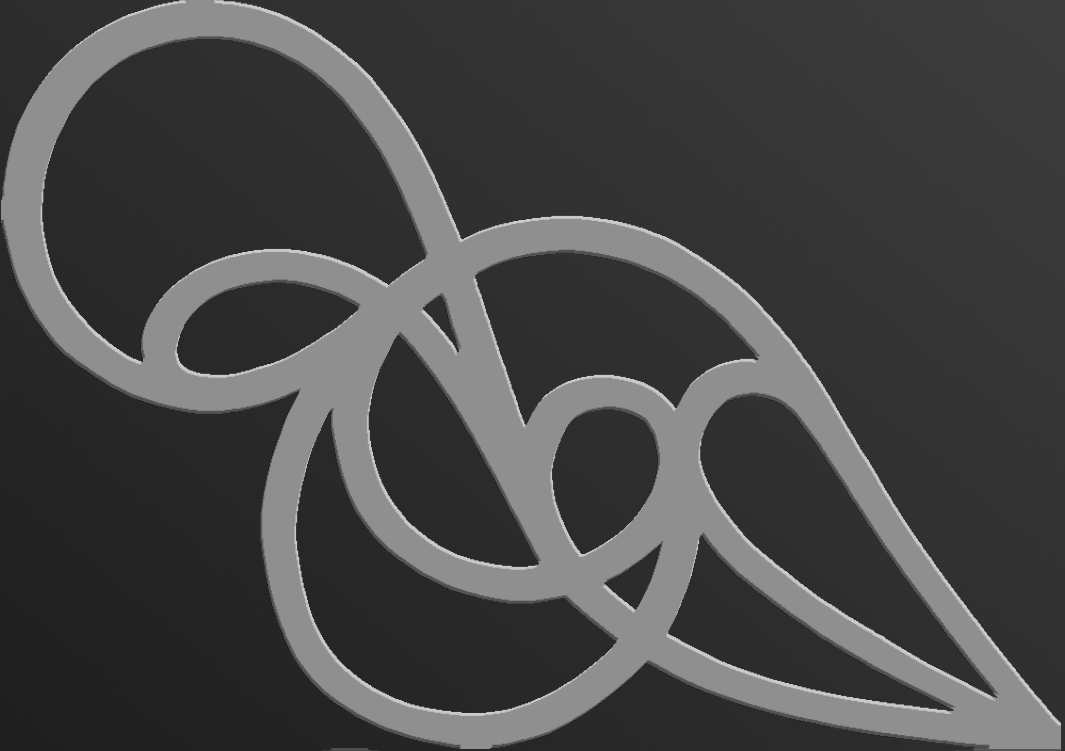
QUITTE à plagier le prince des poètes qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète obscure et pure à mesure des lectures, le premier jet délivre bien souvent un sésame à la phrase abstraite qui restitue la persistance de cette épreuve que j'avance : que lorsque mes yeux cherchent à isoler un point blanc sur la page immaculée le vide qui s'installe dans ma tête de s'agrandir ne s'arrête.



ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit jusqu'à la crainte que les mots de mon délire ne puissent plus le circonscrire, si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir l'ambiguïté de mon désir dans des poèmes égrillards, du vide infini de la page blanche qui m'aspire dans les profondeurs de son nulle part, en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence de la pensée absente qui s'éternise sur l'écritoire, j'assimile l'hébétude de mon esprit à la blancheur de la page que n'altère le temps dans son passage, si bien que me vient l'espoir, en transposant le vide de ma vision dans une image, de traverser sans m'égarer dans les raturages les années dont les quatre saisons monotones prennent la couleur sépia de l'automne en s'empilant dans un tiroir.


ALORS que remonte à la surface de la page blanche la mémoire effacée d'une histoire refoulée ma plume de poète s'entête à ce que se déversent, de la fêlure qui me traverse, les images absentes d'une enfance désœuvrée dans les poignées de mots jetés pour recouvrir dans le déploiement d'une trace l'oubli du passé que n'efface le présent qui passe, mais pour que ma plume buissonne au gré des rimes qui chantonnent elle ne doit être dissociée du vide de la page vierge qui l'attend.



SOIT je m'épuise à attendre la survenance d'un point de repère dans la blancheur ouatée de la page dans laquelle l'attention de mon esprit se perd, soit ma main s'aventure à retranscrire dans l'écriture le bourdonnement de l'hébétude qui s'installe dans ma tête quand le vide blanc de la page qui s'impose à ma vue, sur les biffures des moutures de la strophe dé cousue, prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche dans la nuit blanche, la muse s'amuse à ce que l'être désespéré qui plonge sa plume manquant d'usage dans le vide de la page qui engloutit les autres vies que jamais il ne saisit, trouve une réponse élégante à la nécessité de son geste.

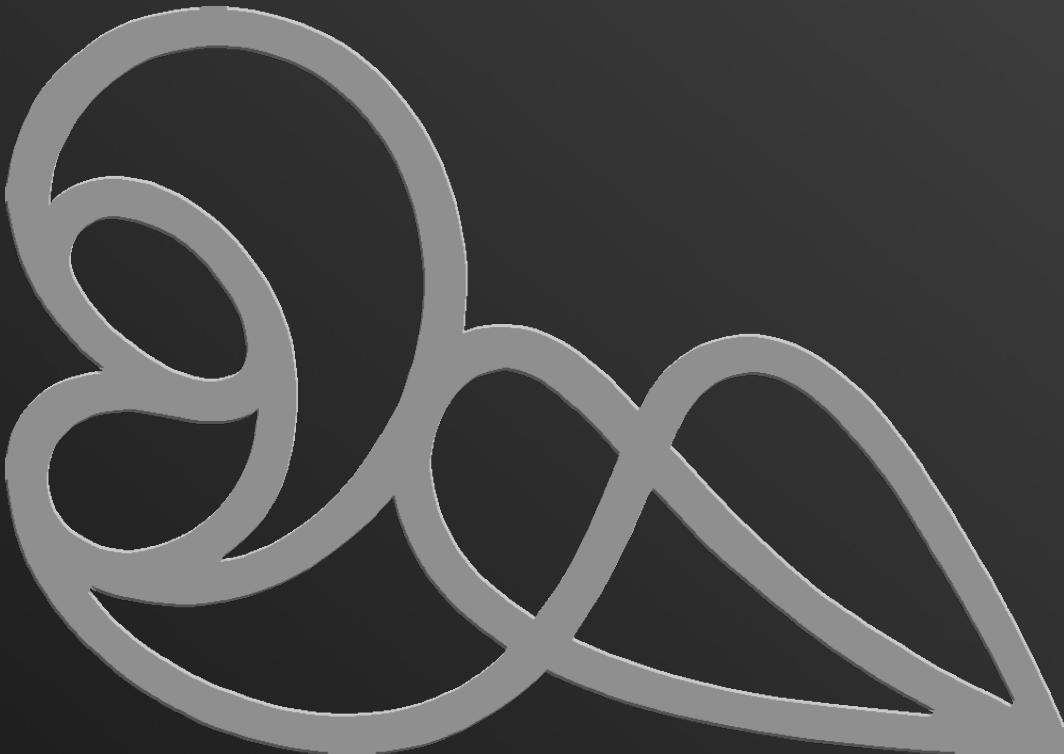
JE remanie une énième fois la mouture tarabiscotée de la strophe raboutée qui attestera l'obstination de mon geste à reproduire avec justesse ce moment où la blancheur de la page devient la dominante du vide attracteur qui me retient et, comme le peintre qui l'obtient en mélangeant la palette des couleurs, les rimes s'enchaînent sur les mêmes phonèmes dans le cours limpide du poème ce qui encourage le poète à retrouver, à toute heure dans son labeur, le miroir qui reflète son vide intérieur.



MES pensées m'apparaissent-elles à mesure que les strophes acquièrent une forme qui dit le vrai si elle est belle ? Aussi je cisèle cette dernière qui se présente pour imaginer le silence échangé avec ma page blanche sans que les engrenages du langage ne m'en disent davantage comme lorsque dans mon enfance, je recopiais cent fois la pénitence et que mon esprit hébété entraînait en résonance avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque sur la page dont l'aire vierge me convoque aux heures où mon labeur est d'attendre qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre, ma main se ressouvient des devoirs et des examens auxquels je répondais faussement en quelques lignes, poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice et que mon esprit ne puisse se raccrocher, le premier surpris, à la pirouette d'une idiotie.

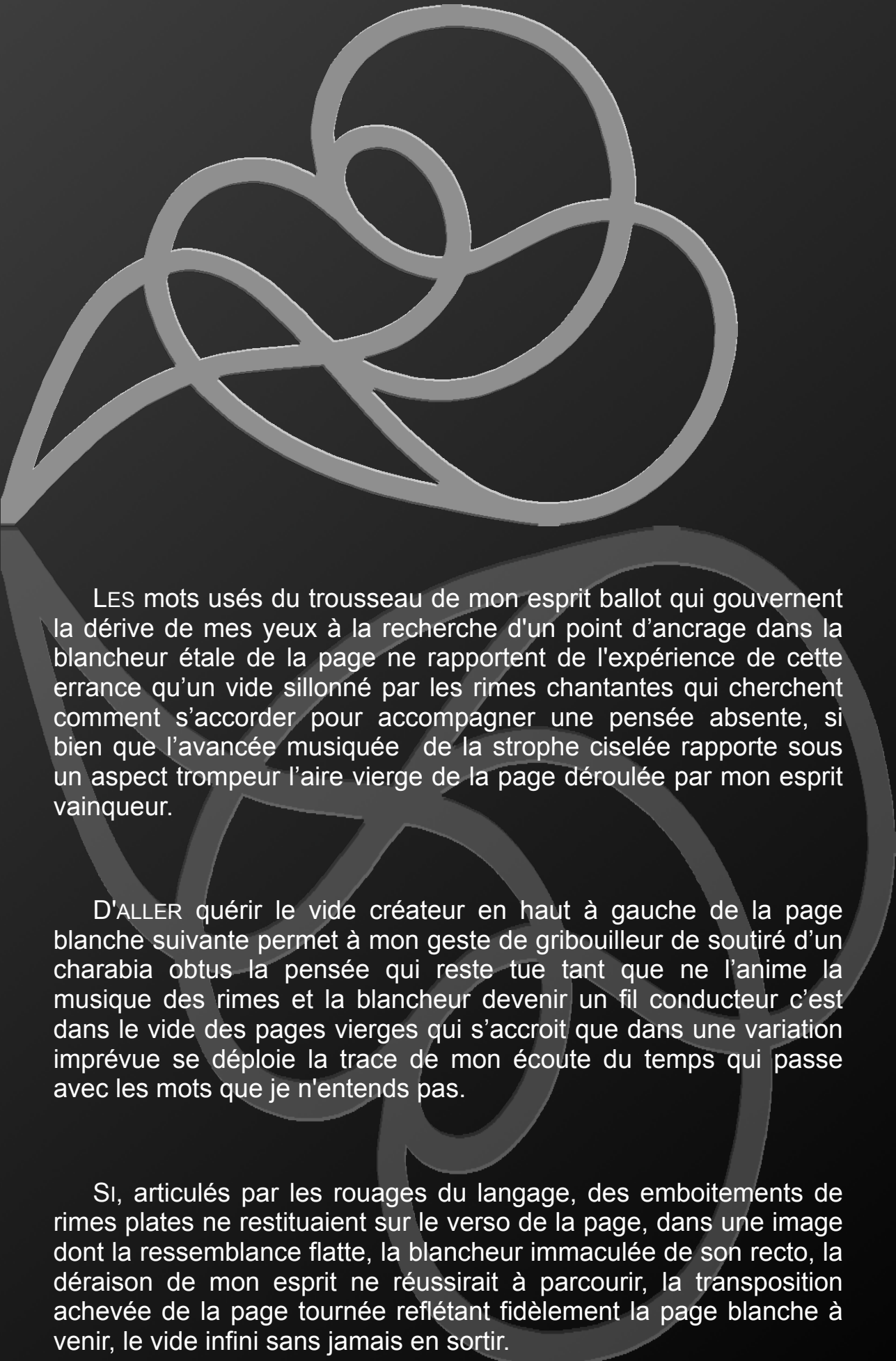
RÉUSSIR à désancrer mes yeux de leur plongeon silencieux dans la blancheur immaculée d'une page et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage aussi cohérent que plaisant, la poursuite dans le vide infini de la pensée absente de mon esprit, sans perdre de vue que les va-et-vient de ma main, soumise au dicta des rimes, s'arrêtent là où les iambes de celles-ci n'expriment l'hébétude endurente qui m'opprime.



Si ce poème s'impose sur le papier, c'est moins pour détacher mon hébétude de la blancheur indifférenciée de la page que pour pointer la véritable nature de ce vide intérieur que ma plume déplace en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie qu'une fois la strophe réussie je souligne les rimes qui sonnent dans un charabia qui déraisonne jusqu'à ce que devienne audible dans une tournure compréhensible l'entrée en résonance de mon insuffisance avec le silence de la page blanche affrontée et que mon esprit rassuré que la pensée absente puisse devenir lisiblement présente de s'abandonner à la nuit noire silencieusement tombée sur des épaules voutées.

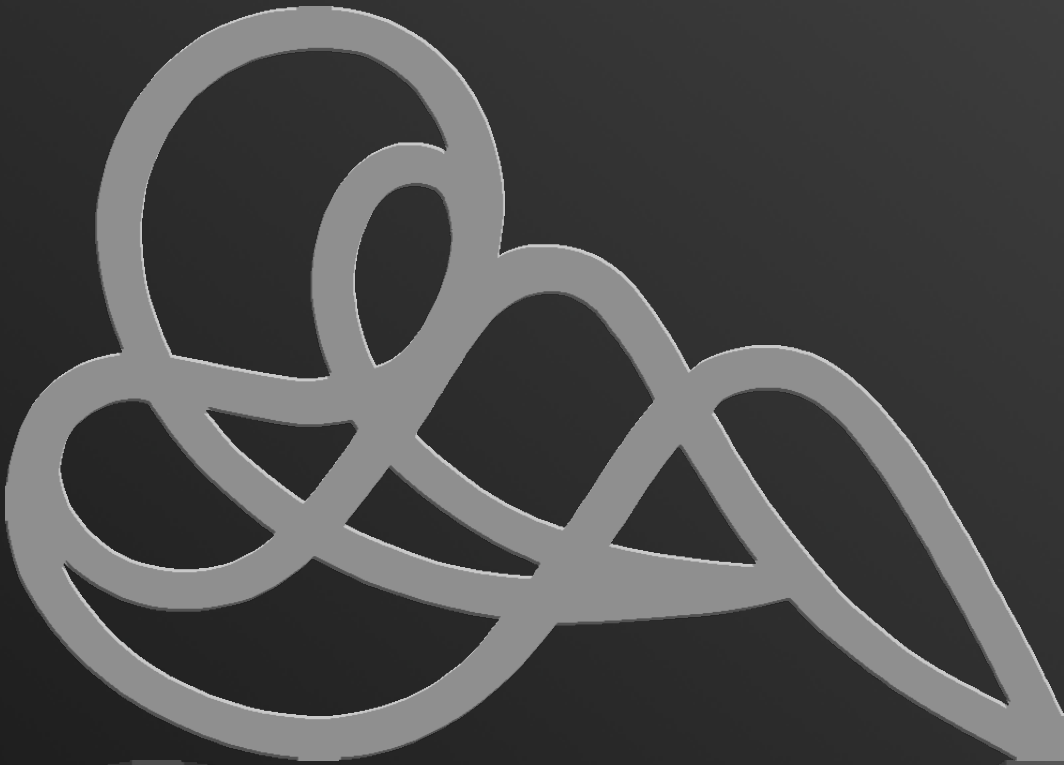
COMME la basse continue du bourdon prolonge le silence posé au début de la partition la vacuité de mon être se dilue dans la grisaille des lettres aux heures du jour où, entre les plages de silence d'une perpétuelle insuffisance se trame cette évidence que les phrases qui réitèrent la présence de la pensée absente n'émergeraient des raturages si, dans le vide blanc des pages ou dans celui noir des cieus, mes yeux ne voyaient le lieu où advient le merveilleux depuis la mort de Dieu.



LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot qui gouvernent la dérive de mes yeux à la recherche d'un point d'ancrage dans la blancheur étale de la page ne rapportent de l'expérience de cette errance qu'un vide sillonné par les rimes chantantes qui cherchent comment s'accorder pour accompagner une pensée absente, si bien que l'avancée musiquée de la strophe ciselée rapporte sous un aspect trompeur l'aire vierge de la page déroulée par mon esprit vainqueur.

D'ALLER quérir le vide créateur en haut à gauche de la page blanche suivante permet à mon geste de gribouilleur de soutiré d'un charabia obtus la pensée qui reste tue tant que ne l'anime la musique des rimes et la blancheur devenir un fil conducteur c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroît que dans une variation imprévue se déploie la trace de mon écoute du temps qui passe avec les mots que je n'entends pas.

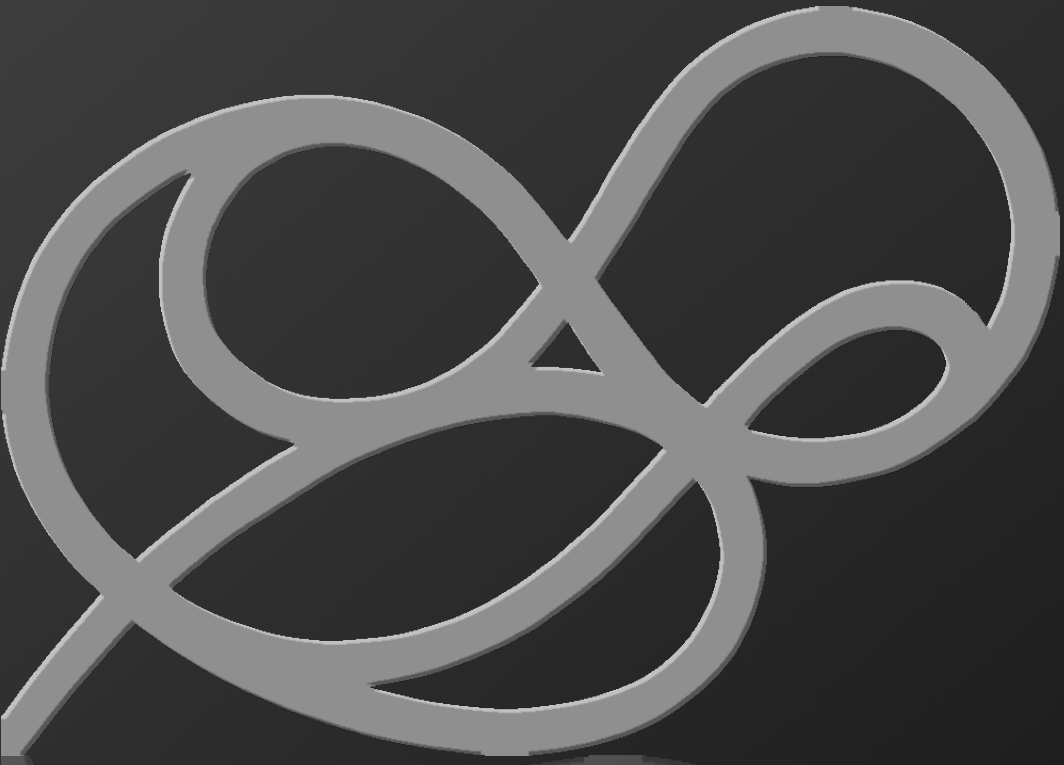
Si, articulés par les rouages du langage, des emboitements de rimes plates ne restituait sur le verso de la page, dans une image dont la ressemblance flatte, la blancheur immaculée de son recto, la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir, la transposition achevée de la page tournée reflétant fidèlement la page blanche à venir, le vide infini sans jamais en sortir.



PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur de la blancheur immaculée de sa page, je remise dans un tiroir les strophes dont je ne saisis la subtilité tant que leur tournure ne soit ciselée et dont les plus ostentatoires, rassemblées dans un grimoire, souligneront l'effort de mon esprit à déjouer une hébétude qui se complait à se fondre, depuis mon plus jeune âge, dans la blancheur des pages, mais si la vieillesse dans la paresse ne menait à l'écrit de détresse en trouverais-je aujourd'hui le courage ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige à me séparer d'une phrase heureuse, dois-je pour autant offrir une image trompeuse de mon esprit qui oublie, quand la dextérité de mes doigts insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix à la pensée absente qui acquière une consistance en avançant de silence en silence, que le poids de son hébétude ne varie dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

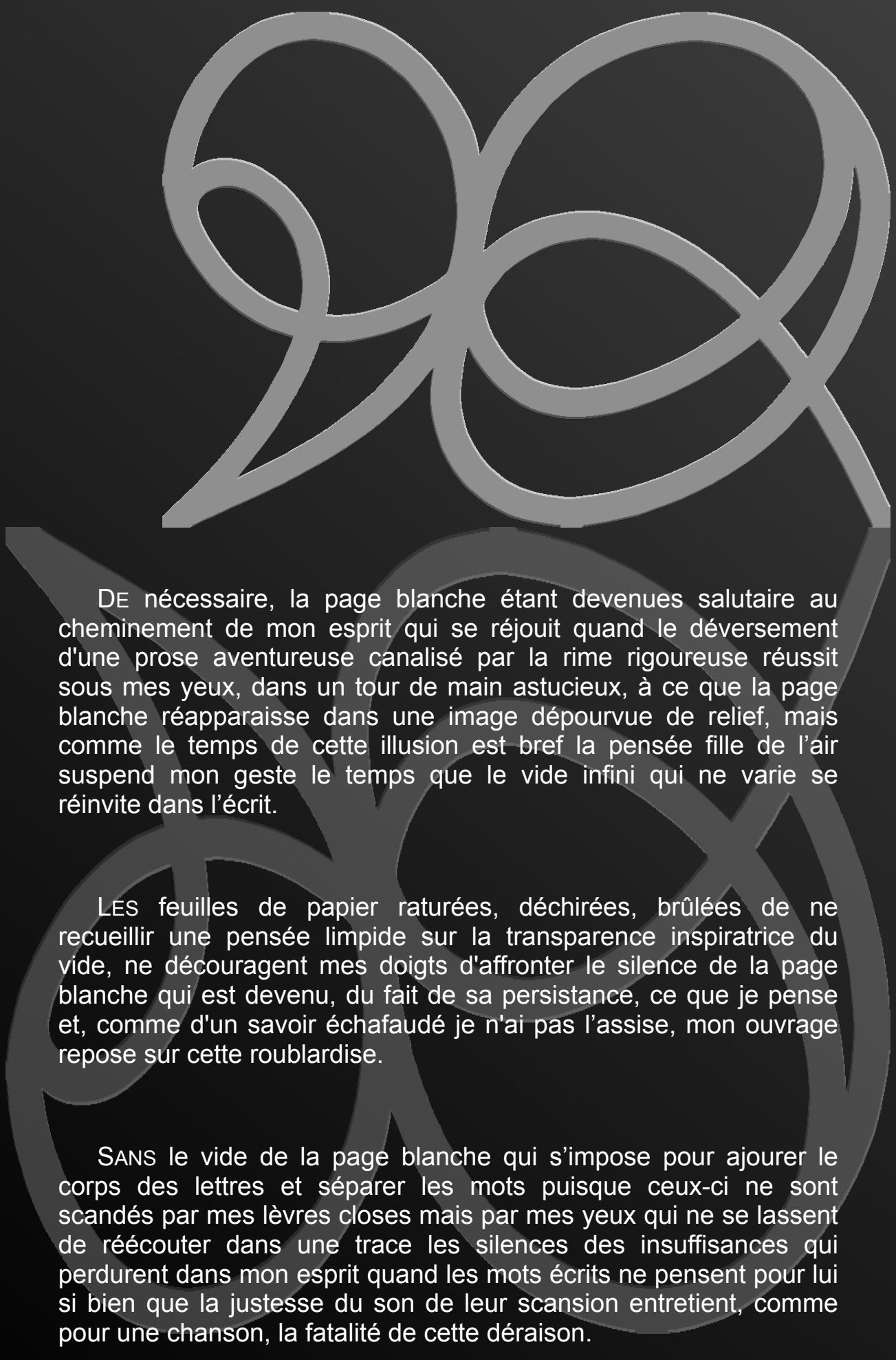
JE suis cet insensé qui, faute de posséder une histoire à raconter autre que cette gageure de restituer dans un poème brodé avec des rimes démodées l'inanité de sa pensée, embrasse l'envers hébété de sa face sur des pages vierges de trace après s'être approché du silence impénétrable que son miroir lui tend.



COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence depuis l'angle mort de ma présence, ma page blanche me renvoie la plage de silence que mon esprit ne franchit tant que ne se déploie la trace de mon être qui s'efface dans le vide de l'espace car lorsque je pense dans un effort tenace c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi pour que l'ascèse du poème se déploie je ne sais plus, privé de l'aire illimitée des pages immaculées où mes yeux sont à l'écoute de la voix modulée par mes doigts, ni quoi faire ni surtout où aller.


EN dehors de soutirer de la page vierge sacrifiée le vide qu'en moi j'y vois ma plume n'y récolte rien. qui puisse contrebalancer la présence de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire, si bien que les extravagances qu'elle avance au petit bonheur la chance s'avèrent être incapables d'être infidèles à la persistance du silence qui m'interpelle quand les mots d'encre noire ne trouvent le début d'une histoire pour perpétuer le geste d'écrire et le tintinnabuli des rimes rebelles qui musiquent les ritournelles sans lesquelles chacun de mes âges ne connaîtrait son délire.



DE nécessaire, la page blanche étant devenue salutaire au cheminement de mon esprit qui se réjouit quand le déversement d'une prose aventureuse canalisé par la rime rigoureuse réussit sous mes yeux, dans un tour de main astucieux, à ce que la page blanche réapparaisse dans une image dépourvue de relief, mais comme le temps de cette illusion est bref la pensée fille de l'air suspend mon geste le temps que le vide infini qui ne varie se réinvite dans l'écrit.

LES feuilles de papier raturées, déchirées, brûlées de ne recueillir une pensée limpide sur la transparence inspiratrice du vide, ne découragent mes doigts d'affronter le silence de la page blanche qui est devenu, du fait de sa persistance, ce que je pense et, comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise, mon ouvrage repose sur cette roublardise.

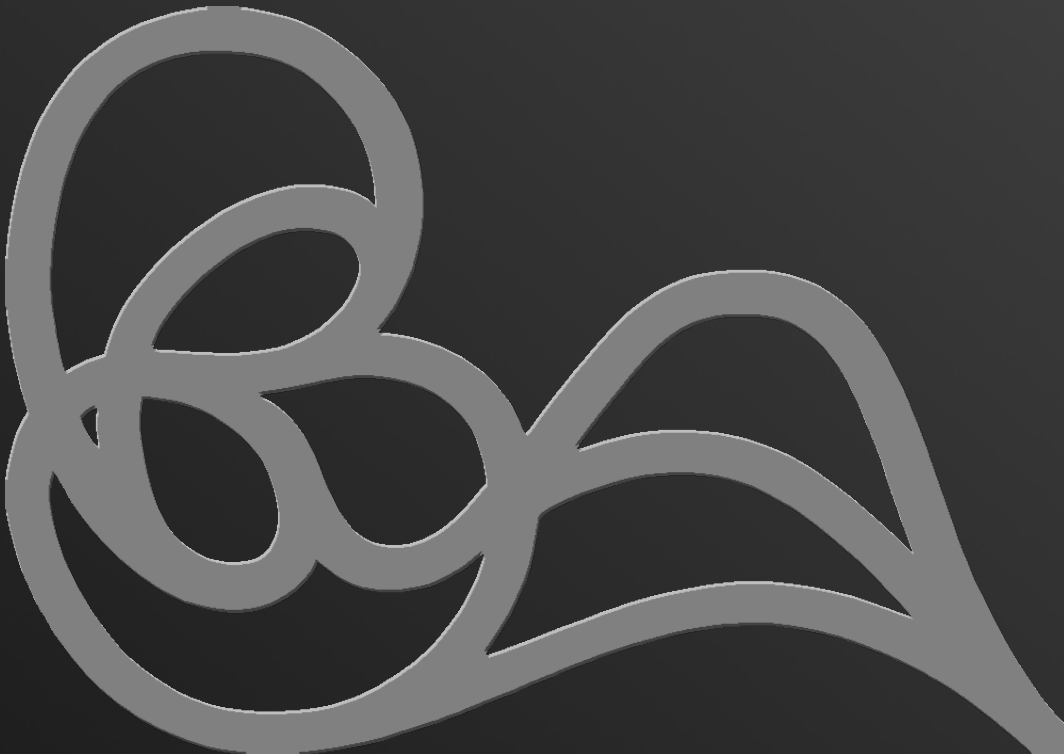
SANS le vide de la page blanche qui s'impose pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots puisque ceux-ci ne sont scandés par mes lèvres closes mais par mes yeux qui ne se lassent de réécouter dans une trace les silences des insuffisances qui perdurent dans mon esprit quand les mots écrits ne pensent pour lui si bien que la justesse du son de leur scansion entretient, comme pour une chanson, la fatalité de cette déraison.



SANS avoir été cet enfant qui s'attardait dans le silence qui le rattrapait après chaque rime désuète qu'il alignait et qui déjà oubliait d'être quand, dans les mariages sonores obtenus, ne lui parlait une pensée farfelue réussirais-je, en moulinant comme une crécelle le vide obsédant de ma ritournelle, à enchaîner sur des pages blanches les litanies d'un rituel qui ramènent mon esprit à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnais, avant de l'entreprendre, la tournure de la phrase qui bouclera sur la pensée obtenue en écoutant sa venue, je me désencombre de l'idée reçue que peut être perçu le vide de la page nue sans avoir été préalablement conçue, car ce n'est que lorsque ma plume rebelle sculpte une forme nouvelle à une absence de contenu qu'elle atteint son but.

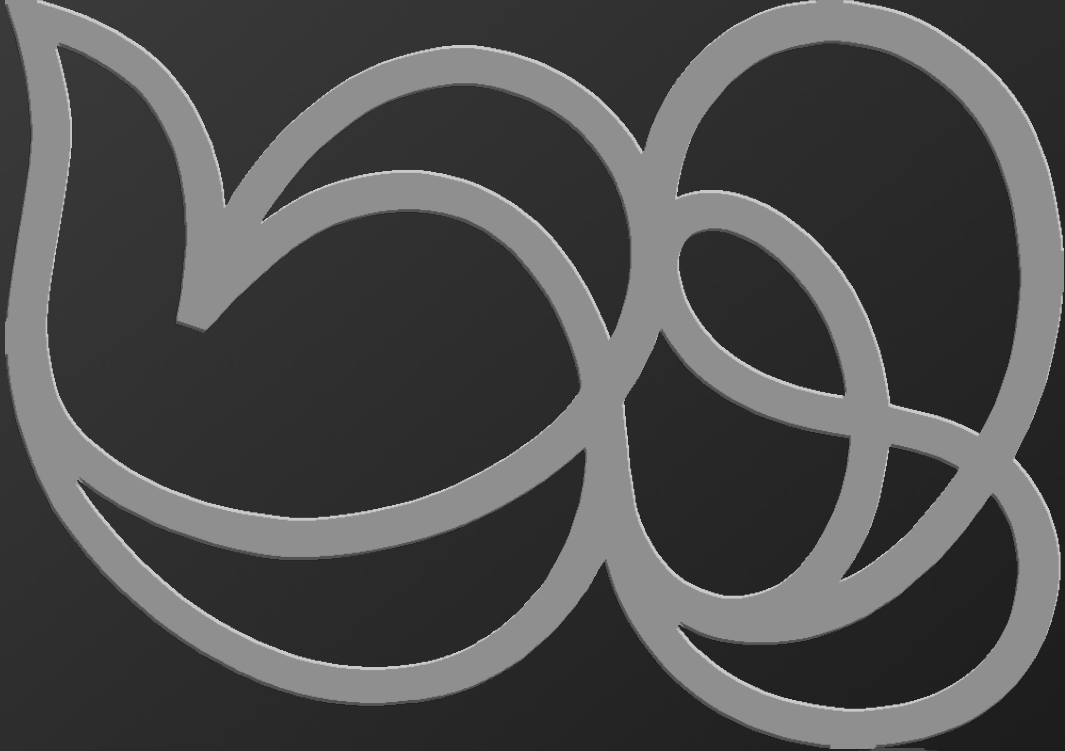
NE sachant quel vide de la page blanche ou de moi-même s'ajoutera à mon poème j'attends, et comme les ratures ne censurent les strophes aux tournures de belle allure qui veillent à ce que la paresse ne rattrape l'effort de brandir sa détresse, que des rimes diligentes enchantent une prose indigente qui, tant que sur la page elle le reste, dans le même état me laisse.



POÈTE ayant acté que ses rimes bancales, privées d'une rame de papier, n'enjamberaient l'hébétude qu'elles étalent je ponctue, la plume à la main, sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien une prosodie qui remanie la monotonie qui s'écrit dans un refrain qui repousse au lendemain le point final des silences de l'esprit en souffrance au travers desquels je pense.

PARTIE d'une plage de silence en quête de sens l'écoute de mes yeux dérive dans le flot sonore des mots qui m'arrivent car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois de la rime d'autrefois que s'entrevoit la cohérence qui se déploie et que mon esprit, pris par son effort d'aller à la rencontre d'une pensée, ne s'écarte de la trace qui prolonge dans l'espace le minimum de sens qui se tisse à mesure que l'imbroglio de mots se lisse si bien que, de pages sillonnées en pages biffées, se sont mes doigts qui baladent ma voix.

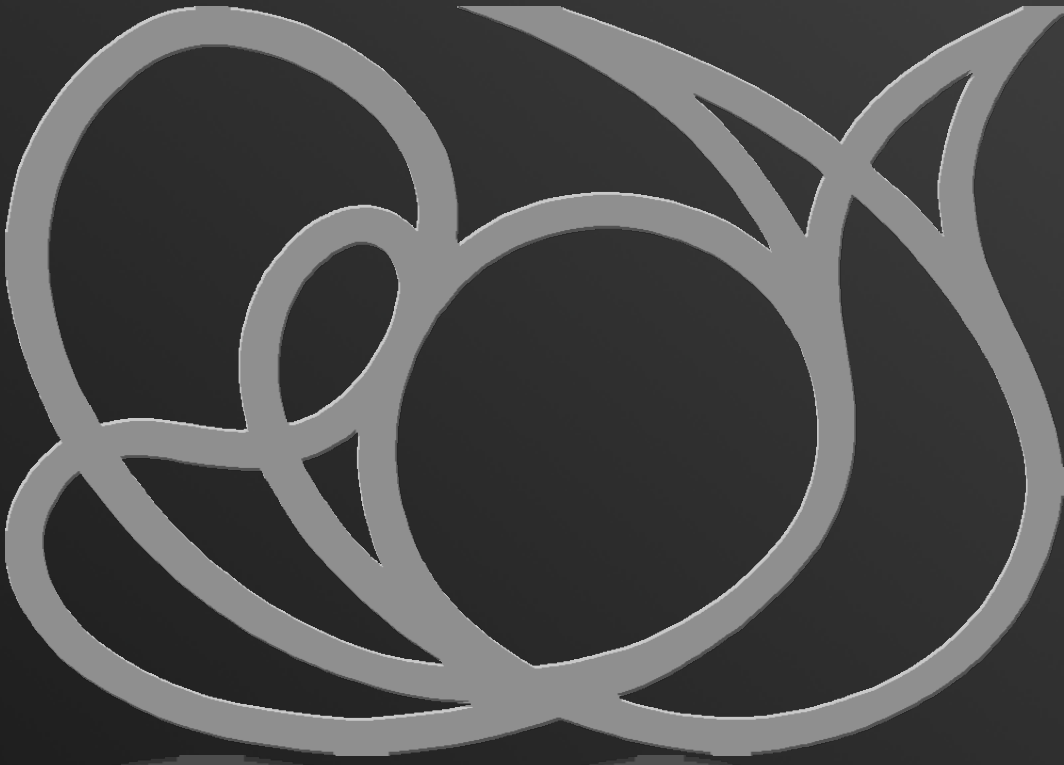
COMME c'est la dextérité de mes doigts qui supplée l'incapacité de mon esprit à cerner, dans un chaos de mots qui ne connaît son dernier mot, la pensée recherchée tant que celle-ci ne soit ciselée, sans l'insistance à extraire le silence d'une perpétuelle insuffisance sous mes yeux ne s'articulerait la strophe qui, de l'inanité de ce labeur, s'en rapproche.



DEPUIS que j'écoute avec les yeux les mots tus par ma voix mais débroussaillés par mes doigts, sur des feuilles de papier s'accumulent des formules qui spéculent sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage, pour autant que se soit mêlée aux poignées de mots déversés la rime judicieuse des strophes minutieuses qui, en tournant en rond dans le vide, acquièrent la tournure fluide qui les valide.

POUR un mot de travers je m'attaque à la phrase tordue qui me cherche car tant que le geste d'écrire l'emporte sur les déceptions de relire les tentatives de sortir de l'histoire du trou noir dans la mémoire de l'enfant oublié dans un nulle part dont mon esprit ne se sépare que pour retrouver sa peur dans la nuit noire, ma page blanche restera, faute de mieux, quotidiennement sous mes yeux.


POÈTE constamment mis en échec par la difficulté de la lettre je me réjouis néanmoins, l'esprit empêtré dans les boursouflures d'une écriture que je triture, d'affronter dans cette entreprise le vide illimité des pages blanches que, ni le savoir spéculé, ni la bêtise avérée, n'épuise.



APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace, mon geste triture une écriture qui resterait obscure si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis dès lors que mon histoire ne se clarifie dans la chambre noire de ma mémoire mais dans le vide blanc des pages où les rimes croisées depuis l'enfance brodent avec persévérance, entre les silences de mon insistance, les pensées que je ne pense.

CE poème laborieux qui ne réclame, ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne la phrase brouillonne, ni celle des titres des belles pages des pauses dans une interminable prose, mais l'aire vierge illimitée des feuilles de papier où le prolongement malaisé de la trace n'entame l'espoir de cueillir l'imprévu de la strophe qui ne serait advenue si le vide blanc des pages n'était dans l'attente d'être traversé par une pensée mouvante.

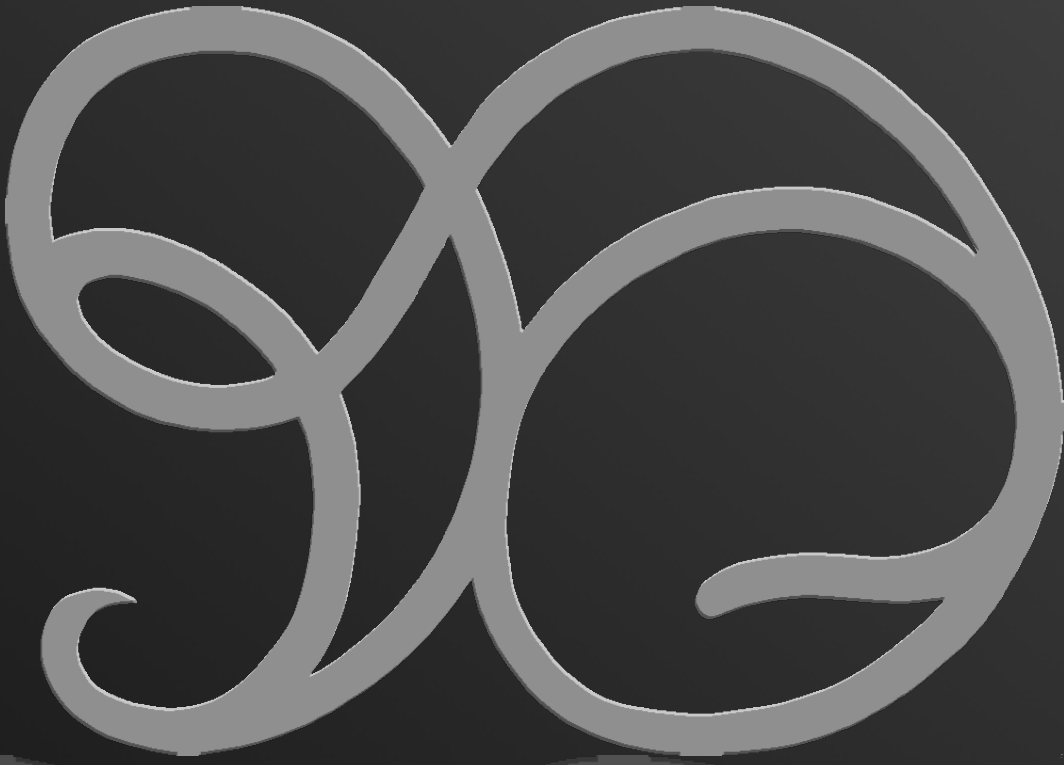
LE flux évanescent de la pensée qui plane sur l'aire vierge de la page nécessaire au rassemblement des mots de mille manières s'esquisse à mesure que mes yeux s'étonnent de la rime qui entonne des mots qui braconnent pour autant que les raturages n'épuisent au long des pages les mots usés d'un rabâchage, et que mon verbiage privé de son cours, ne laisse prosodiquement sourd, mon esprit balourd.



LOIN des ouvrages où se bousculent les représentations du monde que certains conçoivent pour mieux le parcourir, je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages pour approfondir au terme de nombreux passages le vide créateur des énoncés qui le fondent et comme sous mes doigts de rimailleur les ratures abondent, ne peut-être quantifié l'espace vierge requis pour que, le temps d'une seconde, brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème d'intégrer le vide attracteur de la page blanche dans l'avènement du poème se retrouve inversé le flux des pensées qui ravissent l'attente de mon esprit lorsque la rime chantante qui se présente relance le cheminement d'une tournure hésitante vers la formule qui postule que s'est au vide illimité que je dois l'écoute par mes yeux de la voix tissée par mes doigts.

COMME mes arguties sur le vide créateur de la page blanche varient à mesure que les modifie l'écoute insatisfaite de mes yeux dois-je en conclure, plumitif d'une culture où la vie de l'esprit est régie par l'écriture, que l'espace vierge des pages contribue, en ne limitant le polissage du poème, à ce que s'agencent en un corpus mélodieux le signifié des mots animés par leurs phonèmes comme le merveilleux scelle le mystère des cieux.



CONVAINCU que plus la forme est concise plus grande est la surprise que les yeux lisent, je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse de la strophe boiteuse pour en soutirer cette évidence que sans l'aire vierge des pages ne se ferait le polissage de mon verbiage et que les pensées fluides sur la nécessité du vide resteraient confuses sur ma langue et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile de l'amphore tourne, sous les doigts du potier, autour du vide qui la fait naître pour contenir dans un galbe épuré le parfum suranné d'un élixir évaporé, chaque nouvelle strophe reprend sur le papier le contenu apparu dans la précédente, car c'est de la page blanche du poète qu'émerge la pensée qui comble le silence de son absence dans une forme qui ne repose sur aucun fond puisque sous sa main de plaisantin le déversement de ce verbiage sur l'attraction créatrice du vide blanc des pages ne rime à rien.


POÈTE grâce aux verres grossissants de mes lunettes me laisserais-je quotidiennement aspirer par le vide attracteur d'une page blanche si mon corps n'acceptait, pour une vie de l'esprit, de se désincarner dans l'écrit.



ET si, de répondre à l'appel du vide créateur que génère en moi une page blanche, la singularité de ma pensée ne résultait pas ? Abandonné à ce désarroi le plus sage ne serait-il pas en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli, de renoncer à la tyrannie de cette poésie qui, tant que dans la déclamation qui séduit ne s'entend la mélodie de la lyre qui vous ravit, n'expose le motif de cette lubie de toucher avec ses yeux le miracle ou la rime sur la page ranime la mémoire effacée d'une vie passée sous silence dans l'écrit.

Je ne cherche plus à être le poète pour qui sa pensée ardue, sans le support d'une page blanche, resterait tue, puisque la trace d'aucun écart entre l'image que je vois et le vide en moi ne se déploie pour que, dans la vie, tu ne sois pas, bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que la page en attente d'une pensée redondante sur le vide créateur de mon labeur reste blanche.



Les droits de l'auteur sont réservés sur le poème :  
"Le chemin de la page"  
et les dix-neuf Naïades dessinées (pleine page) au crayon de  
couleur sur des feuilles de papier : 21 x 29,7 cm.

La mise en page est de l'auteur.

Poème relu et modifié le mardi 17 mars 2026